



VOUS PROPOSE :

LE QUATTRO VOLTE

de Michelangelo Frammartino – Italie – 29/12/2010 -

avec Giuseppe Fuda, Bruno Timpano, Nazario Tympan....

Remontée métaphysique vers nos racines les plus profondes, à travers une description des travaux et des jours d'un village de Calabre.

Par l'un des rares espoirs du cinéma italien.

Un vieux village de Calabre, perché en haut d'une montagne (tradition italienne). Un berger tousse. Trafique avec la bonne du curé de la poussière d'église, qu'il ingurgite pour se soigner. On prépare une fête. Des escargots dans un seau, une chèvre grimpe sur une table, un chien s'attaque à une camionnette rouge, c'est la procession de Pâques. Il faut se réjouir de l'existence, rare, de films comme celui de Michelangelo Frammartino, cinéaste que nous avons découvert en 2006 avec son premier film, déjà étonnant, déjà tourné dans la même région et avec le même manque de moyens et le même sens de l'espace, *Il Dono*.

Le Quattro Volte est un film d'un autre âge, qui n'hésite pas à jouer dans une catégorie qui rebute souvent : celle du symbolisme. Frammartino (jeune homme cultivé, professeur de cinéma milanais issu d'une famille de paysans calabrais) fait un cinéma antérieur à l'invention du cinéma, ou plutôt qui ignorerait la narration cinématographique, qui repose souvent paresseusement sur le conflit. Frammartino, lui, se moque bien de cela. Il ne se réclame pas d'Aristote (qui a modélisé les règles de la dramaturgie classique), mais d'un philosophe bien plus ancien, Pythagore. En toute simplicité. Nul conflit ici, ou presque. Pas de dialogue audible entre humains (et oui, le film est quasiment muet). Mais des cycles calqués sur les saisons : la vie et la mort d'un vieux berger solitaire et superstitieux qui se soigne à la cendre d'église, la naissance d'une de ses chèvres, un sapin qu'on transforme en arbre festif, puis en charbon de bois, selon une méthode ancestrale.

Comme l'eau prend des formes multiples, se régénère et se souille, puis se régénère à nouveau, la vie se transmet d'un corps vivant à un autre : faune, flore, humanité ou minéral ; feu, eau, air et pierre. C'est donc de réincarnation que parle **Le Quattro Volte**, cet étrange film découvert lors de la dernière Quinzaine des réalisateurs à Cannes, et qui n'a cessé depuis de voyager et de remporter de prix partout où il est passé. Parce qu'il ne ressemble à aucun autre.

Parce qu'il montre, en restant au plus près de la matière, de ses origines, de sa terre, les forces souterraines qui travaillent les esprits, la société, l'urbanisme, l'architecture de notre époque. Parce qu'il nous montre avec des outils simples la brièveté de la vie. Que sous l'Italie (donc l'Occident) chrétienne en apparence bien ordonnée et domestiquée, des forces animistes, syncrétiques, païennes circulent et couvent, nous gouvernent, nous, nos vies, nos sexualités, le cours du temps. Mais qu'heureusement le hasard (une petite pierre qu'un chien dégage de la roue arrière d'une camionnette rouge) vient mettre un peu de magie, de surprise et de bouleversement dans un monde qui serait sans lui bien triste et figé.

Entre symbolisme et surréalisme, avec un humour visuel et sonore d'une grande sophistication, à la frontière poreuse entre documentaire et fiction, Frammartino, chamman calabrais nous ramène à un temps immémorial, à nos racines les plus profondes, avec un regard totalement contemporain. Jean-Baptiste Morain

Le Quattro Volte de Michelangelo Frammartino, avec Giuseppe Fuda, Bruno Timpano, Nazario Tympano (It., All., Sui., 2010, 1 h 28) Les Inrocks

Michelangelo Frammartino : « Je peux prévoir mais pas tout contrôler »

Après des études d'architecte et une carrière commencée dans les arts plastiques, Michelangelo Frammartino, 42 ans, est l'auteur de deux longs-métrages, *Il Dono* (2003) et *Le Quattro Volte*, présentés cette année à Cannes, à la Quinzaine des Réalisateurs.

Vous avez réalisé deux longs-métrages, tous deux situés en Calabre. Pourquoi cette région ?

Il Dono a été tourné dans un très ancien village, situé sur la côte ionienne, dont ma famille est originaire ; *Le Quattro Volte* dans un village situé à une demi-heure de là, et dans deux autres, plusieurs centaines de kilomètres plus loin. Dans le premier cas, le choix de la Calabre était une réaction contre la difficulté qu'il y a à tourner à Milan : les contraintes administratives... Cela correspondait à un besoin de liberté. Pour *Le Quattro Volte*, je m'interroge encore. J'avais alors des projets plutôt urbains, mais je suis retourné au village pour montrer *Il Dono*, et j'ai passé là une partie de l'hiver. Les gens venaient me parler, me présenter une fiancée, une grand-mère... Un ami a tenu à me montrer le chantier de charbon qui est dans mon film. Là j'ai eu une sorte d'illumination.

D'où vient chez vous cette volonté de décentrer l'humain ?

Le cinéma s'inscrit dans cette tradition picturale qui vient de la perspective, et qui a mis l'homme au centre de tout. A ce titre, il a la responsabilité de remettre en cause cette centralité. En l'assumant, il peut devenir un remède contre l'isolement qui en dérive. Dans mon film, il y a cette idée de l'homme qui devient minéral. Cela renvoie au mimétisme des animaux qui se camouflent, qui deviennent pareils aux feuilles ou aux pierres. Les scientifiques y voient des stratégies de survie, je pense qu'il y a là autre chose. Les êtres vivants sont mus par des forces contraires : l'une les pousse à s'imposer, l'autre les conduit à se fondre, en communion avec le tout. C'est l'idée du voyage de l'âme humaine, de son devenir minéral. Vos préoccupations semblent rejoindre celles du Thaïlandais Apichatpong Weerasethakul dans "*Oncle Boonmee, celui qui se souvient de ses vies antérieures*", Palme d'or 2010. Vous sentez-vous proche de lui ?

Nous avons fait une table ronde ensemble, à Londres, et c'est vrai que l'on a parfois rapproché nos films, ce qui m'honore beaucoup. Ce qui nous distingue, il me semble, c'est que lui, tel que je l'ai compris, croit vraiment dans l'animisme. Moi, c'est différent : j'aime l'idée que des gens y croient.

On sent une proximité entre votre démarche et celle des artistes du mouvement de l'Arte Povera. La revendiquez-vous ?

On m'a récemment invité à la radio avec Giuseppe Penone. Son travail est vraiment essentiel pour moi, la série des arbres en particulier. Penone est un sculpteur, mais il creuse des poutres pour retrouver l'arbre dont elles proviennent. C'est le contraire d'un sculpteur qui s'opposerait à la matière. Son travail, en quelque sorte, fait ressortir la forme originale. C'est exactement ce que je cherche à faire, même si j'ai bien conscience que ce n'est pas très flatteur pour Penone de dire cela. La démarche procède d'une volonté de trouver ce qu'il y a derrière l'image.

Comment fabrique-t-on un film comme "Le Quattro Volte" ? Qu'est-ce qui est dirigé, qu'est-ce qui ne l'est pas ?

Pour paraître un peu érudit, je vais citer cette phrase de Godard qui disait que, même dans la vie, il y a toujours quelque chose de préparé et d'autres choses qui ne le sont pas. Cela vaut pour tout. Quand on sort avec une fille, on se prépare, et puis vient ce qui vient. Il y a toujours une part d'improvisation. Je peux diriger le vieillard, mais avec une chèvre, je ne peux plus. Je peux prévoir, mais pas tout contrôler. Les plans-séquences du film ont été mis en scène comme des chorégraphies. Sauf qu'au lieu d'avoir des danseurs, j'ai 200 chèvres. J'utilise des éléments incontrôlables qui mettent en crise la mise en scène.

Sept ans se sont écoulés entre vos deux films. Pourquoi ?

Il a fallu cinq ans pour faire *Le Quattro Volte*. Deux ans d'observation puis un tournage qui n'a pas été facile. Nous avons dû nous arrêter plusieurs fois. Quand on s'arrête, tout ce que l'on a établi au préalable devient plus cher. Il faut tout négocier. A force, le budget est devenu trop important pour moi. Le film s'est fait pour 1 million d'euros, j'aurais préféré tourner avec moins. Pour *Il Dono*, nous étions quatre sur le tournage. Là il y avait trente personnes.

Propos recueillis par Isabelle Regnier Article paru dans l'édition du 29.12.10 *Le Monde*

ACE :



Tarif réduit* Plein tarif
7,5€ 15€

*Tarif de 25 ans et plus
sur demande de réduction

Adhérer, c'est soutenir l'association !

Bénéficiaire de tarifs sur les séances : Embobiné 7,50 € 5,80 €
Normales 7,50 € 6,00 €

Participer aux réunions du comité d'animation
(programmation, organisation d'événements...)

Les subventions et les adhésions sont les seules ressources de l'Embobiné.

l'embobiné

www.embobine.fr

Black Swan de Darren Aronofsky
avec Natalie Portman, Mila Kunis, Vincent Cassel...
jeudi 31 Mars 18h30/21h vendredi 4 Avril 14h30/21h